

nomènes, nous sentons que nous sommes le *sujet* et la *cause* de ces phénomènes :

A) **Sujet des phénomènes** : si divers que soient les phénomènes de conscience, je les rapporte à moi-même ; je les appelle miens, je dis : « *Mes* sentiments, *mes* idées, *mes* volontés ». Le sujet se distingue cependant des phénomènes de conscience, où il est impliqué : les phénomènes sont *multiplés* et *changeants* ; le sujet est *un* et *permanent*, c'est-à-dire identique. Et ce sujet, malgré le flux et le reflux incessants des phénomènes, reste *identique* à lui-même. J'ai conscience que le sujet qui, en moi, sent actuellement, est le *même* que celui qui pense, que celui qui veut ; de plus, ma mémoire me rappelle que, ce matin, hier, il y a dix jours, un mois, un an, c'est *moi* qui sentais, pensais, voulais. Les phénomènes passent et changent ; mais le *moi* demeure ; la mémoire suppose et révèle l'*identité* du sujet qui se souvient. Nous, nous percevons donc comme sujet *un* et *permanent* de phénomènes *multiplés* et *changeants*, c'est-à-dire comme **substance**.

B) **Cause des phénomènes** : dans certains états nous nous sentons surtout *passifs* : vg. dans nos sensations ; nous subissons ces phénomènes plutôt que nous ne les produisons. Mais il en est d'autres : vg. désir, attention, volition, où nous nous sentons surtout *actifs* ; alors nous sentons que certains effets *procèdent* de nous, sont *produits* par nous. Donc nous nous percevons comme étant la **cause** de certains phénomènes (19).

La conscience a donc bien pour objet : 1. *Tous les phénomènes psychologiques*, puisque nous avons montré qu'il n'y en avait pas d'inconscients (75). — 2. *Notre être*, qu'elle atteint *directement* comme substance et comme cause des phénomènes. Ce n'est donc pas par un raisonnement inductif que nous arrivons à la connaissance du moi, de notre âme, de notre être ; nous ne *l'inférons pas* de ses phénomènes, nous ne remontons pas de l'effet à la cause ; mais nous saisissons ce moi *immédiatement* comme substance et comme cause des phénomènes. « Il faut, dit Jouffroy, rayer de la psychologie cette proposition consacrée : l'âme ne se connaît que par ses actes et modifications (1) ».

(1) *Nouveaux mélanges, De l'organisation des sciences philosophiques*, p. 276.

II. — **Limites** : Hamilton, soutenant que la conscience est coextensive à toutes nos facultés, en conclut qu'elle doit avoir le même objet et les mêmes limites que ces facultés. Donc, puisque nous avons *connaissance* de notre corps, du monde extérieur, de Dieu, du passé, de l'avenir, nous devons aussi en avoir *conscience*. Cette argumentation repose sur une confusion : la connaissance d'un objet ne suppose nullement la conscience de cet *objet en lui-même*, mais seulement la conscience de la *connaissance présente* de cet objet. La conscience est *personnelle* (73, III) ; elle ne peut sortir d'elle-même ; donc nous n'avons conscience ni :

A) **De notre corps**, quoi qu'en dise Maine de Biran : nous ne pouvons pas plus percevoir directement notre corps que les corps étrangers. L'âme ne peut sortir de sa propre conscience pour s'identifier avec les organes. Elle ne connaît son corps, comme les objets extérieurs, que par l'intermédiaire des *sensations*.

Mais, pour notre corps, l'intermédiaire ce sont les sensations *internes* : musculaires et vitales. Le moi a la sensation d'une étendue résistante, qui le circonscrit et l'accompagne partout. Nous n'avons donc pas conscience de notre corps, mais nous avons conscience d'*être unis* à un corps : c'est pourquoi chacun de nous peut dire : *Mon corps* (1).

B) **Du monde extérieur**, quoi qu'en disent les Ecossais : nous avons simplement conscience des sensations qu'il produit en nous et qui deviennent pour nous les signes de son existence et de ses qualités. Si nous avons conscience des objets extérieurs, nous sentirions ce qui se passe en eux, comme nous sentons ce qui se passe en nous-mêmes ; nous pourrions dire : « Je sens cette pierre tomber », comme nous disons : « J'éprouve tel sentiment ». Nous devons dire au contraire : « J'ai conscience de *voir* tomber cette pierre ». C'est que l'objet de la perception est dans la conscience *en tant que connu* et non en réalité.

C) **De l'infini, de l'absolu, de Dieu** : sans doute Dieu est présent à l'âme comme il est présent partout. Mais pour en avoir conscience il faudrait que nous fussions l'infini, l'absolu, Dieu.

(1) MAINE DE BIRAN, *Fondements de la psychologie*, Part. I, Sect. II, chap. III. — BERTRAND, *L'aperception du corps humain par la conscience*.

Nous avons seulement conscience de l'idée d'infini, d'absolu, de Dieu.

D) **Des phénomènes physiologiques** : parce qu'ils se passent dans le corps ; mais nous avons conscience des sensations qu'ils nous procurent. Ces sensations sont des *équivalents psychologiques* des états de nos organes, mais elles ne nous font pas percevoir ces organes, qui, le plus souvent, nous sont inconnus.

E) **Du passé, ni de l'avenir** : car nous n'avons conscience que de ce qui est *actuellement présent* dans notre âme.

Conclusion : les limites de la conscience sont les limites mêmes du moi.

77. — IDÉES DUES A LA CONSCIENCE RÉFLÉCHIE

Le moi nous apparaît avec certains caractères propres et devient ainsi la source de notions importantes. Ces notions, dont la conscience est l'origine et le prototype, nous les transportons en dehors de nous, au moyen de l'*induction* et de l'*analogie* : c'est ainsi que nous concevons le monde extérieur à notre image et ressemblance.

Nous devons à la conscience les idées :

I. — **Des divers phénomènes psychologiques** : plaisir et douleur, sensations et sentiments, pensées, volitions.

II. — **D'être, d'unité, de simplicité, d'identité, de durée, de différence, de nombre** : en percevant nos phénomènes multiples, changeants, nous nous percevons en même temps comme un *être, un, simple, identique, persistant* :

1. **Être** : nous nous sentons existant : de là l'idée d'*être*.

2. **Unité** : nous n'avons conscience que d'*une seule* force : de là l'idée d'*unité*. Il y a bien des sortes d'unités : vg. l'unité mathématique, l'unité d'un corps matériel ou vivant, l'unité d'une collection. Toutes ces unités sont *analogiques*. L'unité du sujet dont j'ai conscience est le type de la véritable unité. Sans doute les phénomènes de conscience sont multiples, mais ils procèdent tous d'une seule et même cause, simple et indécomposable, comme l'atteste la conscience.

3. **Simplicité** : car nous ne nous sentons pas divisibles ; de là l'idée de *simplicité, d'indivisibilité*.

4. **Identité** : au point de vue des phénomènes, la conscience est un perpétuel devenir. Mais, malgré ces changements, nous avons conscience de retrouver, à l'aide de la mémoire, cette unité simple à travers toutes les vicissitudes de notre existence. Notre vie extérieure ou mentale a pu offrir la plus grande variété d'actes : nous sentons que nous sommes restés foncièrement les mêmes : de là l'idée d'*identité*.

5. **Durée** : car nous avons conscience de la *continuité* de notre activité ; de là l'idée de *durée*. Nos opérations se déroulent et passent en restant *nôtres*, elles se rapportent donc à une force qui *persiste* pendant qu'elles se succèdent.

6. **Temps** : la durée du moi conditionne la *succession* des phénomènes ; sans elle, il n'y aurait pour eux ni *avant* ni *après*, car ces déterminations supposent qu'ils sont comptés et placés à leur rang par rapport à quelque chose de fixe et de permanent. De ces rapports d'*antériorité* et de *postériorité*, de cette notion de la *succession* dérive l'idée de *temps*. Il ne faut donc pas identifier la succession, qui est la loi des phénomènes, avec la durée du moi qui la rend possible. C'est parce que nous avons conscience de rester identiques parmi la perpétuelle mobilité des phénomènes de notre âme, que nous pouvons localiser ces phénomènes et les autres dans le temps. C'est pourquoi Leibniz a dit avec raison que, s'il n'y avait pas d'âme, il n'y aurait pas de temps : *Si non esset anima, non esset tempus*.

7. **Différence** : nous distinguons nos états de conscience les uns des autres : vg. telle pensée de telle autre ; de là l'idée de *différence*.

8. **Nombre** : des états qui se succèdent dans l'âme peuvent être comptés ; de là l'idée de *nombre*.

III. — **De substance** : en percevant la multitude des phénomènes de mon âme, je perçois le sujet *un* qui les subit ou les produit et, dans la succession de ces états de conscience, je me retrouve, grâce à la mémoire, semblable à moi-même, aux divers moments de mon existence ; de là l'idée de *substance* : sujet *un* et *permanent* de phénomènes multiples et changeants (76, I).

IV. — **De cause efficiente** : je perçois des phénomènes *produits par moi, procédant de mon activité* ; de là l'idée de *cause* : c'est le pouvoir de produire quelque chose (76, I). A l'idée de cause se rattachent les idées d'*activité* et de *force*, de *puissance*, de *tendance*, puisque la cause suppose une activité productrice (= *force*), — une capacité d'agir (= *puissance*), — une propension à agir (= *tendance*).

V. — **De finalité** ; je me sens souvent agir en vue d'un *but* à atteindre ; de là l'idée de *fin* : c'est ce pourquoi une chose est faite.

VI. — **De liberté** : en me déterminant à agir je sens que je pourrais me déterminer autrement ; de là l'idée de *liberté* : c'est le pouvoir de se déterminer à agir.

VII. — **De personnalité** : je me sens comme une force agissant en *connaissance de cause* et *maîtresse de ses actes* ; de là l'idée de *personnalité* : c'est un individu conscient, raisonnable et libre.

Conclusion : la conscience *spontanée* nous donne le *sentiment* concret d'un moi *existant, un, simple, identique, persistant, agissant, libre, tendant* vers certaines fins. La *réflexion*, travaillant sur ces données expérimentales, en dégage les idées *abstraites* d'*être, d'unité, de simplicité, d'identité, de substance, de durée, de cause, de liberté, de finalité, etc.* (Pour l'explication détaillée de ces notions, Cf. Livre II, Sect. IV, Ch. III).

78. — L'IDÉE DU MOI

I. — **Éléments** : l'idée du moi c'est l'idée de la personnalité tout entière. C'est une idée *très complexe*, qui se rapporte d'abord :

A) **A notre personnalité interne**, dont les éléments sont :

1. L'idée du **SUJET UN, IDENTIQUE, ACTIF ET LIBRE**, que nous manifeste la conscience dans la perception de ses états. Nous nous percevons, nous et nos états, comme une *seule réalité* considérée sous un *double aspect* : d'un côté, le sujet un et identique ; de l'autre, ses phénomènes multiples et changeants ; — d'un côté, une force raisonnable, une cause maîtresse de ses actes ; de l'autre, les actes qu'elle produit et où elle se révèle.

2. L'idée de notre **CARACTÈRE**, de notre manière habituelle de sentir, de penser et d'agir.

3. La **SENSATION** à peu près continuelle, qui correspond dans notre conscience à la présence et à l'action de notre corps et qu'on appelle *coenesthèse* (*κοινή, αἰσθησις*).

B) **A notre personnalité externe** : ses éléments sont :

1. L'idée de notre **CORPS** : l'homme n'est pas un pur esprit ; c'est, selon Bossuet : « un tout naturel », ou, d'après Descartes : « un tout substantiel », qui est à la fois corps et âme, esprit et matière, étendue vivante, animée, sentante et pensante. Comme on dit : je sens, je pense, je veux, on dit aussi : je grandis, je marche, je mange.

2. L'idée de notre **PASSÉ**, tel qu'il revit dans le souvenir ; moi, ce sont mes œuvres, mes mérites et mes démérites, mes vertus et mes vices.

Remarque : parfois la notion du moi, au lieu d'exprimer la personnalité tout entière, est *restreinte* à la signification du *sujet de la conscience*, qui est l'élément essentiel de la personnalité.

II. — **Origine** : A) L'idée du moi, dans sa partie essentielle, c'est-à-dire comme *sujet un et permanent* et comme *cause* des phénomènes qui se passent en lui, est due à la *conscience réfléchie* (77).

B) Quant aux autres éléments qui viennent s'y adjoindre, les uns, comme les états de notre *vie passée*, sont dus à la *mémoire* ; les autres, comme la connaissance de *notre corps*, aux *sensations internes* (76, II, A).

III. — **Rôle** : A) **En psychologie** : l'idée du moi est contenue :

1. **EXPLICITEMENT** dans tout acte intellectuel ou volontaire, par lequel l'âme se distingue du monde extérieur, du non-moi. De là tant de notions premières : *être, unité, causalité, substance, finalité, etc.* (77), qui constituent les *caractères distinctifs* du moi.

En effet, on appelle le moi *vg.* : **ÊTRE** : pour marquer qu'il ne disparaît pas avec chaque acte ; — **FORCE** : quand on fait attention à son activité *interne, immanente* : *vg.* effort pour remuer le bras ; cet acte est accompli dès qu'il est voulu, même s'il n'a pas d'effet, si le bras reste immobile ; — **CAUSE** : quand on l'envi-

sage dans ses *effets*, dans son activité *externe, transitive* : vg. remuer de fait le bras ; — *SUBSTANCE* : c'est l'être, la force considérée comme *permanente* et comme *sujet* (sub-jectum, substantia) des phénomènes. Ce ne sont pas des notions foncièrement différentes, mais des aspects variés de l'idée du moi. *Être et agir* soit *ad intra* (force), soit *ad extra* (cause), au fond, c'est tout un, car la conscience ne perçoit l'existence que par l'activité. Il ne faut pas non plus séparer l'idée de substance de celle de force et de cause. La substance est la force envisagée comme permanente ; et que serait une substance sans quelque activité ?

2. *IMPLICITEMENT* dans tout phénomène de conscience, car tout phénomène de conscience implique un *sujet* conscient. C'est en ce sens que Descartes disait : *Cogito, ergo sum*.

B) *En morale* : la notion du moi, c'est la notion de la volonté libre et responsable. Le devoir, le droit, la responsabilité, le mérite et le démerite ne peuvent exister que pour un être qui a conscience de posséder une unité, une identité, une liberté véritables, qui a conscience d'être une personne et peut dire « moi » (Cf. *Morale*).

79. — IMPORTANCE DE LA PERCEPTION DU MOI

Il ne s'agit plus ici de l'*idée abstraite* du moi, fruit de la réflexion et de l'abstraction, mais de la perception immédiate du moi par la conscience spontanée : cette perception est le *sentiment* d'une *réalité* atteinte à travers ses phénomènes. Sans doute, ce n'est pas l'intuition de l'*essence* du moi, de notre être substantiel en dehors de ses modifications, mais c'est l'intuition du moi sentant, pensant, voulant.

Cette perception, cette intuition, ce *sentiment concret*, que le moi a de son être à chaque instant, fait échec à un grand nombre d'erreurs :

1. Au *criticisme* de Kant : s'il est vrai que le moi se perçoit, s'atteint directement comme *substance* et comme *cause*, il est faux que la substance et la cause sont de simples *formes a priori* de l'entendement.

2. Au *panthéisme* : en se connaissant comme *substance*, sans pourtant se reconnaître comme absolu, le moi s'oppose au panthéisme de Spinoza, pour lequel il n'est qu'une substance, celle qui existe de soi et par soi.

3. Au *matérialisme* et au *fatalisme* : puisque le moi se sent lui-même essentiellement *un, simple, identique et libre* dans son activité. On voit ainsi pourquoi la psychologie est une *base inébranlable* pour la métaphysique.

80. — ALTÉRATIONS DE L'IDÉE DU MOI

A) *Causes* : la complexité de l'idée du moi en explique les altérations. Elles peuvent avoir pour causes :

I. — *Troubles dans les images qui représentent le moi passé* : l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes est souvent peu conforme à ce que nous sommes en réalité, car nombre de faits de notre vie sont noyés dans l'oubli. Bien plus, il peut arriver, par suite des défaillances de la mémoire, qu'on s'attribue des événements auxquels on est étranger, parce qu'ils ont vivement frappé notre imagination : vg. on croira avoir fait des prouesses qu'on a lues. On pourra même confondre son histoire avec celle d'un autre et agir d'après cette conviction : c'est le fait des aliénés qui se croient empereurs ; c'est le cas des amnésiques périodiques (1).

II. — *Troubles dans les sensations qui représentent le moi présent* : il peut arriver que, la mémoire restant intacte, des causes morbides dérangent brusquement le cours des sensations habituelles. Alors celui qui se trouve ainsi tout à coup affecté ne se reconnaît plus ; il ne peut plus rapporter ces états insolites à ses anciennes aptitudes et dispositions ; il croit que son existence a été suspendue ou qu'elle est renouvelée ; il dira de lui-même : « Je suis mort » ou « Je suis autre ».

Ces altérations de l'idée du moi sont appelées improprement :

(1) Voir le cas de Félicité et autres dans le P. ROURE, *Doctrines et Problèmes*, Ch. xiv.

« *maladies de la personnalité* », « *dédoublément de la personnalité* », faits de « *double conscience* ⁽¹⁾ ».

B) **Explications** : ces illusions de la perception interne montrent simplement que l'idée du moi est une *synthèse mentale*, une *construction* complexe de l'esprit, dont la mémoire et la conscience actuelle fournissent les éléments. C'est pourquoi cette idée sera sujette à des variations, si des accidents troublent la mémoire ou si des perturbations organiques provoquent des sensations anormales. Mais les désordres, qui en peuvent résulter dans la *connaissance* analytique du moi, ne prouvent rien contre la *réalité* du moi lui-même, et le *sentiment spontané* qu'il a de sa réalité. Être une personne, c'est un fait *objectif*, indépendant de la manifestation que nous en donne la conscience. La conscience, aidée de la mémoire, nous révèle et constate notre personnalité, mais ne la crée pas. Il n'est nullement nécessaire, en effet, pour demeurer identique dans le fond de son être, de savoir s'en rendre compte. L'enfant reste identique, bien qu'il soit longtemps incapable de juger de son identité ; durant le sommeil, dans l'ivresse, dans les accès d'épilepsie, l'homme adulte cesse d'avoir conscience de son identité, mais ne cesse pas d'être identique. Les maladies de la personnalité sont donc des altérations de l'idée du moi, et non des altérations du *moi lui-même*.

Conclusion : ces illusions de l'idée du moi montrent bien que cette idée est due à une *synthèse constructive* de l'esprit travaillant sur les données de l'expérience interne, et non à une *perception immédiate* du fond *substantiel* de notre être. Sans doute, toutes les fois qu'on se perçoit, on se perçoit *sentant, pensant ou voulant* ; nous avons ainsi le *sentiment concret* du moi ; mais l'idée *abstraite* du moi est une construction complexe de l'intelligence. Ces altérations n'affectent pas l'être lui-même mais ses phénomènes, ses *manières d'être*. C'est l'erreur des phénoménistes d'attribuer au moi les perturbations qui ne conviennent qu'à l'idée du moi.

(1) TH. RIBOT, *Maladies de la personnalité*. — PIERRE JANET, *L'automatisme psychologique*.

81. — FAUSSES NOTIONS DU MOI

A) **Exposé** : pour les SENSUALISTES comme Condillac, le moi n'est que la « collection des sensations » qu'on éprouve ou qu'on se rappelle ; pour les PHÉNOMÉNISTES comme Hume, le moi « est un faisceau des différentes perceptions qui se succèdent l'une à l'autre » ; pour les RELATIVISTES, comme S. Mill, le moi n'est « qu'une série de sentiments coordonnés », ou Taine : « une série d'états de conscience » qui ont la propriété « de nous apparaître comme internes, par opposition aux autres événements qui nous apparaissent comme externes ». Pour M. Ribot, le moi n'est que « le sentiment » complexe et confus de « notre organisme individuel ».

B) **Arguments** : I. — La conscience ne nous révèle que des *états coexistants* ou *successifs* ; le moi n'est donc que la collection ou la série de ces états.

Réponse : la conscience atteint directement le moi comme quelque chose d'un, d'identique et de permanent, c'est-à-dire comme une réalité substantielle (76, I, A).

II. — L'idée du moi peut s'expliquer sans un moi réellement existant. Nous concevons, il est vrai, le moi comme un être un et permanent ; mais cette conception est illusoire ; aucune réalité substantielle n'y répond. Cette illusion vient de l'*unification apparente* des états de conscience qui est produite par : a) l'*association* qui fait de ces états divers un tout indissoluble ; b) le *langage* qui, exprimant ce tout par un *substantif*, nous habitue à le penser comme une *substance*. Donc ce qui dans la réalité répond à l'idée du moi se réduit à une *collection* ou à une *série* d'états de conscience.

Réponse : le moi n'est ni une *série*, ni une *collection* de phénomènes, car :

1. Dans une *série* de phénomènes, les termes sont *successifs*. Quand le second terme paraît, le précédent n'existe plus et les suivants n'existent pas encore. Comment comprendre que, dans le *présent*, puissent coexister le souvenir du *passé* et la prévision de l'*avenir*, sans un *sujet un et permanent*, élément commun,

qui dure et reste identique, pendant que les termes de la série changent et se succèdent ? Ce sujet un et permanent des phénomènes, c'est le moi.

2. Une **collection** n'existe que par les éléments qui la composent ; elle n'a pas d'*existence propre* en tant que collection. Or, s'il n'y a dans le moi rien de plus que la collection des phénomènes, comment expliquer la conscience qu'il a de son unité ? A toute collection il faut un principe collecteur : ce qui fait son unité, c'est l'esprit qui la perçoit, le moi.

3. L'idée du moi suppose des éléments complexes (78) ; mais le moi lui-même n'est pas, contrairement à la thèse phénoméniste, une simple collection, une série de phénomènes, car une collection et une série n'existent que si les termes sont unis les uns aux autres, et c'est le moi qui est ce trait d'union. C'est lui qui, par son être et son activité synthétique, organise les faits psychiques et les rassemble dans l'unité d'une même vie.

III. — **Maladies de la personnalité** : il arrive qu'on se fait illusion sur son identité ; on se croit *double, autre ou mort*.

Réponse : ces altérations portent sur l'idée du moi et non sur le moi lui-même (80).

Conclusion : la perception du moi est inséparable de la perception d'une certaine modification du moi ; mais l'intuition de chaque modification ou phénomène ne va pas non plus sans le sentiment de la réalité du moi. Le moi et ses phénomènes, c'est-à-dire l'être et ses manières d'être, sont deux aspects de la même réalité, que la conscience atteint simultanément. De là vient que le moi conscient est à la fois *être et devenir, substance et phénomène, unité et pluralité, identité et différence, permanence et succession*, selon le point de vue auquel on le considère.

82. — L'ÂME PENSE-T-ELLE TOUJOURS ?

I. — **Opinion de Descartes** : pour lui, pensée est *synonyme* de conscience. Tous les phénomènes psychologiques sont donc des modes de la pensée, puisqu'ils sont tous conscients. La pensée, c'est-à-dire la conscience, est l'*essence* même de l'âme. Par consé-

quent, pour l'âme cesser de penser ou d'avoir conscience, ce serait cesser d'être ; donc l'âme, tant qu'elle est, pense toujours.

Objection : il y a parfois suspension complète de la pensée consciente : vg. dans le sommeil sans rêve, pendant la léthargie, etc. — Les cartésiens répondent que dans ces cas il y a simple obscurcissement de la conscience, mais non extinction totale.

Instance : si on insiste en disant qu'au sortir de ces états on ne se souvient pas d'avoir pensé, les cartésiens répliquent que cet oubli ne prouve pas l'absence de toute pensée. En effet, il nous arrive de rêver, sans que nous en conservions la moindre souvenance, comme l'attestent les personnes qui nous ont entendu parler pendant notre rêve. Le souvenir n'est possible que s'il y a attention suffisante ; le défaut d'attention pendant le sommeil explique donc l'absence de souvenir au réveil. Comme la conscience est susceptible d'une infinité de dégradations, on comprend pourquoi les phénomènes qui l'accompagnent ne laissent parfois aucune trace dans la mémoire (75, B, II). La théorie de Leibniz sur les petites perceptions ou perceptions infinitésimales rendrait compte de cette continuité insensible de la conscience. L'âme penserait donc toujours, c'est-à-dire aurait toujours conscience de quelque phénomène psychologique, mais pas toujours avec la même intensité.

II. — **Opinion des Scolastiques** : ils rejettent cette solution ; selon eux, il y a des suspensions complètes de l'action consciente : vg. pendant le sommeil. — Mais, on leur objecte : *être, c'est agir* ; si l'âme cessait un seul instant d'agir, elle cesserait d'être. Ils répondent que l'âme agit comme principe vital, pendant le sommeil ; elle n'a pas, il est vrai, conscience de cette activité physiologique ; n'importe, car, pour sauvegarder l'axiome leibnizien, « *Être, c'est agir* », il suffit que l'âme agisse d'une façon ou d'une autre. Quand même, comme il semble bien parfois, toute activité psychologique serait suspendue durant le sommeil, le fonctionnement de la vie physique n'en persiste pas moins.